

et l'arrêt effectif par tous les moyens (y compris la grève lorsque c'est la forme opérante) de ce monde tel qu'il va, tel qu'il est « en marche ».

Tic, tac (bis)

Pendant ce temps, la planète aussi balance. On ne l'a pas oublié. Mais ceux et celles qui n'ont pas la chance d'être à l'abri de la misère humaine savent bien qu'aucune justice climatique n'est possible sans justice sociale (ou que, comme le dit une sympathique formule, « la planète bleue a besoin de jaune pour rester verte »).

Horloge système, horloge planétaire : ce sont les mêmes *cadres* qu'il faut exploser pour éviter que tout ne s'effondre sur nous cependant que certains iraient s'abriter dans quelques quartiers bunkerisés. Un seul et même compte à rebours, qui a bel et bien commencé.

Pour en finir avec le spectacle.

Les gilets jaunes ont exercé une poussée révolutionnaire exceptionnelle sur la clique macroniste. Celle-ci s'en est réellement trouvée affaiblie : plus personne ne se bouscule au portillon de la valetaille, le pouvoir a été contraint de se montrer de plus en plus cru, à tel point qu'il ne reviendra sans doute jamais en arrière.

Le mouvement commencé le 5 décembre, quant à lui, a débuté comme un retour au conformisme le plus plat, mais quelque chose de ce qui l'a précédé s'y est bientôt infiltré partout.

Dit autrement, il n'est pas impossible désormais qu'une poussée suffisamment sérieuse (et non pas mise en scène), du même ordre que celle de 2018, permette d'en finir vraiment avec Macron et son monde.

À toutes celles et ceux qui ne veulent pas moraliser le système
mais le mettre à terre ;

À celles et ceux qui s'activent sincèrement, depuis des semaines ou plus d'un an,
pour en finir avec les mensonges et l'arrogance des puissants
et établir la solidarité et la justice ;

À celles et ceux qui n'ont pas compris les gilets jaunes,
ou n'ont pas cru aux illusions des manifestations encadrées,
mais qui continuent de ronger leur frein en attendant le moment.

Donnons-nous ce moment.

Préparons-nous à mettre vraiment ce monde à l'arrêt.

Ceci est une invitation au voyage.

(et le premier qui monte dans son hélicoptère a perdu)

*Depuis une périphérie quelconque de la métropole globale
Des gilets jaunes du Limousin et quelques complices
Le 31 janvier 2020
foutremachin@protonmail.com / foutremachin.noblogs.org*

Finissons-en donc avec *tout* ce qui fait ce mauvais spectacle, « municipales » et autres illusions de changement par les urnes comprises !

Que chacun et chacune considère cette proposition (qui ne sera sans doute pas isolée dans la séquence actuelle).

Que l'on prépare de quoi bloquer les flux marchands et de quoi s'éloigner des dangers, de quoi se défendre et de quoi attaquer, de quoi se nourrir et de quoi se restaurer, de quoi prendre soin de ses proches et de quoi s'enjailler, de quoi se retrouver et de quoi faire la fête du siècle.

Histoire d'arrêter enfin de se mentir quand on crie depuis des générations : « Machin, t'es foutu, le peuple est dans la rue ». Car le temps semble venu d'enfin foutre Machin.



Tic, tac, tic, tac : c'est l'histoire d'un ras-le-bol populaire qui balance

Premier mouvement : l'heure de la révolte (quand on plongeait vers l'inconnu)

À partir du 17 novembre 2018, le soulèvement des gilets jaunes a marqué une série de ruptures au sein des « traditions » de contestation en France :

- rupture d'avec les formes classiques et leurs initiateurs habituels, tant par les lieux choisis pour montrer sa présence (les ronds-points, les parcours non déclarés) qu'à travers l'indiscipline revendiquée des interventions, ou le fait d'avoir choisi les samedis comme repères hebdomadaires ;

- rupture dans la composition sociale des contestataires, qui en se disant et se comportant comme « apatrisans », ont affirmé d'abord un rejet de toute affiliation aux organisations politiques (considérées à raison comme n'étant d'aucun secours), mais surtout que ce qui les tenait ensemble dépassait de loin ces clivages mensongers ;

- rupture par l'exercice d'un certain *art des conséquences*, puisqu'il ne s'agissait plus d'intervenir pour se mettre en scène, mais bien pour qu'advienne sans médiation ce qui était exigé (la justice sociale, la démocratie réelle...)

- rupture, encore, de par les effets produits par ce soulèvement chez les gouvernants, qui n'ont pas pu cacher que pour la première fois depuis des années, pendant quelques semaines au moins, *le pouvoir tremblait sur ses bases*.

Autant de ruptures, un même saut qualitatif. Un tel basculement, tant de vies jetées dans la bataille, tant de ténacité, une telle reprise de l'offensive... et d'un coup, le retour du connu.

Deuxième mouvement : retour à l'horloge système

Le 5 décembre, c'est donc reparti pour des Bastille-Nation dans toutes les villes de France, au son des camions syndicaux cacophoniques (modèle « j'en ai une plus grosse que toi ») qui réduisent les manifestants et manifestantes au silence, des ballons géants et des calicots sérigraphiés pour montrer qu'on est sympa (plutôt que mal éduqué et imprévisible), des services d'ordre devant les grands magasins (histoire de bien rappeler que négociier, c'est le contraire de faire justice soi-même), des guerres d'influence et des calculs politiques et complaisants.

Une mécanique bien huilée pour affronter un thème pourtant fort présent dans la colère des gilets jaunes, sous la forme sans doute trop généraliste (et

pour cela bien moins assimilable par les corporations) d'une demande de partage des richesses.

Les leaders de la CGT reprennent leur figure de tête de la contestation « ferme mais ouverte au dialogue », ceux de la CFDT celle de « partenaires raisonnables mais qui ont tout de même des limites » (en l'occurrence, un âge-pivot jeté dans le faux débat public comme un os à ronger), et les gens... les gens, syndiqués ou non, GJ ou non, les voilà intégrés à un jeu dont ils ne sont que les pions, à défiler paisiblement « en espérant que... ». C'en est fini d'exprimer sa colère à la sauvage, sans limite et sans leader, on redevient civilisé, et on s'en remet à ceux et celles dont c'est la spécialité. Ou alors on se casse en claquant la porte, on va lécher ses plaies dans un coin, ou on se fait arrêter en préparant des actions radicales esseulées.

Écoutons un quelconque normalien se soulager en direct à la radio publique, après 3 semaines d'opposition à la contre-réforme des retraites : « [...] *cette mobilisation, au contraire de celle des gilets jaunes l'année dernière, s'inscrit dans un répertoire de mobilisation assez classique, et au fond c'est assez rassérénant, parce qu'on voit qu'il y a un gouvernement, il y a un parlement, il y a des partis d'opposition, il y a des syndicats, il y a des corps intermédiaires qui jouent leur rôle [...], ce qui forme une grande différence avec ce qu'on a pu voir l'année dernière.* » (David Djaïz, journal de 8h de France Culture, le samedi 28 décembre 2019).

La messe semble dite. Elle a juste ajouté quelques cantiques « On-est-là » à son carnet de chants, en adaptant les paroles à l'occasion ; mais pour le reste, circulez, il n'y a plus aucun système à renverser.

Troisième mouvement : quand tout recommence à tanguer

Ce même 28 décembre, pourtant, ne fut pas tout à fait un jour comme les autres : ce fut plutôt un *samedi* comme les autres, de ceux qu'on avait inventés et réinventés pendant plus d'un an, dont la tradition menaçait déjà de disparaître. L'acte 59 des gilets jaunes à Paris n'a certes pas fait la « une » des médias, mais il fut un beau moment pour affirmer que la « trêve », c'était pour les confiseurs et les vendeurs de pacotille. Une vraie manif déter, sans direction, GJ-BB-travailleuses vénères, qui part dans tous les sens et ne veut pas s'arrêter.

Et puis le mois de janvier : avec la CFDT et l'UNSA qui rentrent dans le rang après avoir fait semblant de chouiner, avec les actions de blocage qui se multiplient bien au-delà du contrôle des « centrales » restantes,

avec les groupes de travailleuses du public ou du privé qui débrayent en bandes joyeuses, avec celles et ceux qui ont mis un mois et demi à se réveiller mais entrent enfin dans la danse, avec les coordinations interpro qui font savoir à leurs pseudo-représentants qu'elles ne s'en laisseront pas conter, avec les GJ qui reviennent en sentant bien que le temps de la naïveté est passé, une fois de plus, et que les portes de l'inconnu pourraient se rouvrir encore...

Des grévistes qui s'étonnent d'être si peu entendus après avoir tant donné. Des manifestants et manifestantes qui comprennent dans leur chair de quoi on parle depuis un an quand on dit que les flics et les fliquettes sont en roue libre. Des membres du Parti au pouvoir qui ne peuvent plus s'exposer nulle part sans être poursuivis par des hordes d'opposants, dont on ne sait même plus si ce sont des gilets jaunes sans gilet ou des syndicalistes radicalisés...

Et toujours la menace d'un retour à l'horloge système (auquel les cadres des pompiers ont malheureusement commencé à rouvrir la voie le 28 janvier) : quand les « centrales » décideront que pousser plus loin voudrait dire perdre le contrôle, quand celles et ceux qu'elles veulent encadrer accepteront de se demander si, au fond, on n'a pas déjà assez gagné pour cette fois-ci (et assez perdu d'argent), quand celles et ceux qui sont en train de tout donner auront l'impression d'avoir tout donné... est-ce que ce sera comme en 2010 ? Ou comme en 68 à Grenelle, avant que tout ne soit *achevé* par les élections ?

Jusqu'au bout du mouvement : retrouver les fondamentaux, mettre fin au spectacle

Post-it (ne pas oublier)

Là où la révolte des gilets jaunes s'est rapidement transformée en offensive de fond *pour* une vie plus digne (pour une vie plus dingue !?), s'opposer à la contre-réforme des retraites n'est jamais que le refus d'une régression de plus.

Ça fait quand même une différence.

Saut qualitatif

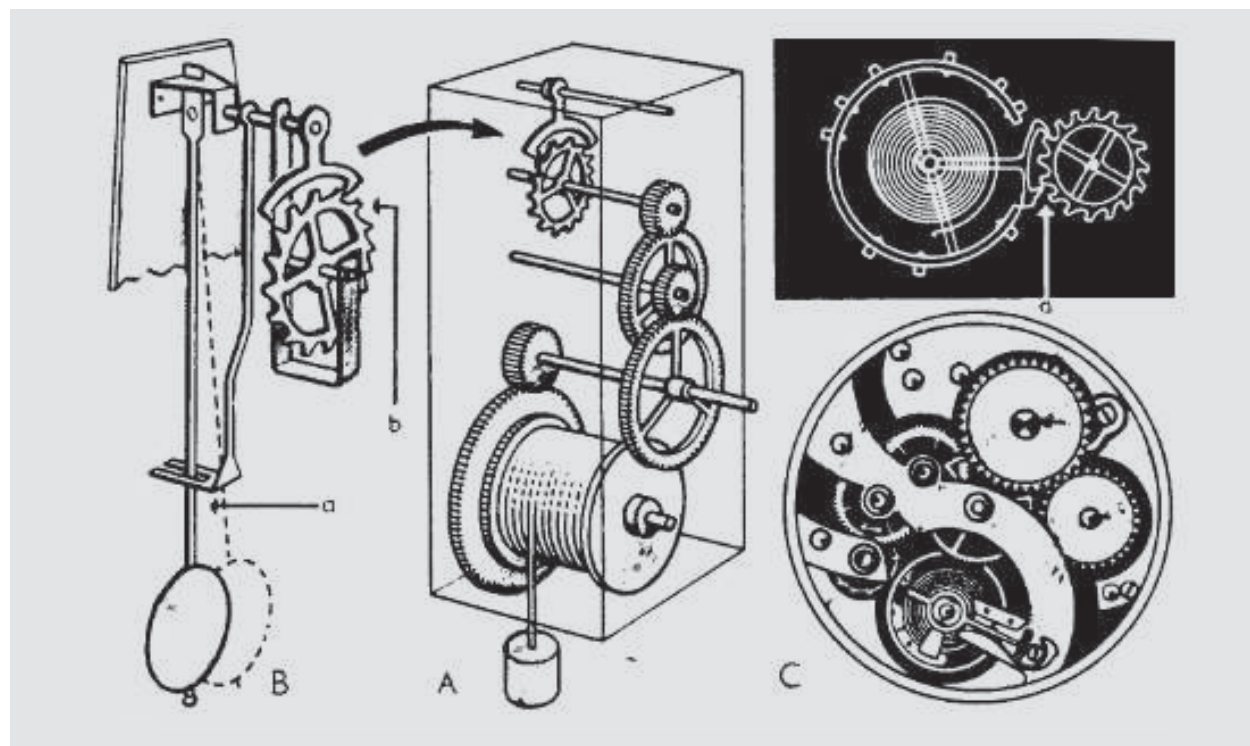
Les gilets jaunes ont imposé au cœur de l'hiver occidental un retour aux fondamentaux qui ne peut que rappeler les soulèvements du récent « printemps arabe », et qui d'ailleurs a suscité à son tour des échos dans le monde entier ; après quoi toute contestation qui se contenterait de faire semblant apparaît pour ce qu'elle est : une mauvaise mise en scène. Le « mouvement des retraites », au grand dam de ses meneurs, a été sensiblement déterminé par ce « saut qualitatif » qui l'a précédé.

C'est bien là où se déploie le jeu de balancier esquivé plus haut : entre la possibilité d'une rupture *sérieuse et conséquente* d'avec l'ordre des choses (où « tout le monde veut la chute du régime »), et la mise en scène *spectaculaire et inoffensive* de cette rupture pour qu'à la fin rien ne change.

Synchronisations

- « Tout le monde sait bien » au fond que la question des retraites est loin d'être la seule mesure gouvernementale qui mérite qu'on se soulève, et que c'est toute la clique qui se relaie au pouvoir depuis des années qu'il faut dégager. De même que tout le monde, hormis quelques *abrutis*, s'était bien rendu compte que la question du carburant n'était pour les gilets jaunes que la goutte d'eau de trop dans un océan d'humiliations.

- Beaucoup de celles et ceux qui ont endossé leurs gilets en 2018 n'avaient eu cure, dans les années précédentes, des appels répétés à se mobiliser pour



stopper la régression sociale ; le mépris et la bien-pensance de gauche leur auront depuis fait comprendre ce que c'est que de hurler dans le vide alors qu'on voudrait tellement être « tous ensemble ». Beaucoup de ceux et celles qui ont commencé à défiler en décembre 2019 n'avaient eu cure, au cours de l'année précédente, des appels répétés des gilets jaunes à les rejoindre sur leurs bases inédites ; la collaboration de classe et les efforts d'encadrement des centrales auront fait comprendre à un certain nombre, depuis bientôt deux mois, combien toute contestation sérieuse du pouvoir a besoin de se réinventer, et combien les GJ ont (r)ouvert la voie.

- De la même manière, les uns comme les autres ont eu l'occasion de constater le « mépris » de nos gouvernants, la réalité incontestable des « violences policières », et le fait que malgré tout cela, les gens refusent de rentrer chez eux et s'étonnent de leur propre persévérance.

Et si on commençait à être synchro ?

Le haut et le bas

Les GJ sont en bas, se foutant de savoir s'ils sont à droite ou à gauche.

Les travailleuses mobilisées sont à gauche, ou à droite, mais beaucoup ont oublié qu'ils étaient aussi en bas.

Pour ceux-là comme pour tous les autres, tout doit donc d'abord se passer en bas : sans quoi rien n'aura lieu que ce qui a lieu en haut.

Le bas, au demeurant, c'est le pouvoir aux assemblées de base – que le reste en découle, qui sera simplement la vérité du peuple. La « démocratie » mérite peut-être qu'on croie en elle.

« Pour l'honneur des travailleurs, et pour un monde meilleur... »

Il est tout de même notable qu'un chant au ton aussi suranné, dans le pur style XIXe, soit devenu un hymne de la révolte au XXIe siècle. Il s'agit alors de se demander *de quels travailleurs* parlent les gilets jaunes qui le scandent, et qui les défend. Les grandes centrales ont donné leur réponse (« c'est pas nous »), et les gilets jaunes ont inventé celle dont ils avaient besoin (« personne d'autre que nous-mêmes »), retrouvant au passage les formes fondamentales de la solidarité populaire.

Un peu plus d'un an (ou un siècle) plus tard, les organisateurs d'un mouvement au style autrement suranné (bien qu'ils se refusent encore à l'admettre) étouffent les conversations des manifestants en diffusant des mensonges à 3 kilos de son : « c'est dans la rue qu'ça s'passe » – alors que tout se négocie dans les salons, et qu'ils veulent la rue inoffensive ; « on lâche rien on lâche rien » – alors qu'en fait « on » lâche presque tout, sauf son pré carré...

La fraction des travailleuses revendiquée par les syndicats majoritaires est celle qui perdure malgré leurs défaites. Elle existe, mais il faut bien reconnaître qu'elle ne représente plus vraiment tout le monde – les gilets jaunes, c'est juste *tous les autres*.

La question se pose alors de savoir si les uns ou les autres ont vraiment besoin d'un tel encadrement.

Grève à la crème et tarte générale

La grève générale « à la papa » a donc fait long feu. Dans une société uberisée, précarisée, éclatée par des années de contre-révolution *négociée*, l'imaginaire de l'usine de masse prolétarienne dont la fumée prend la forme d'un point rageur ne sied plus qu'à quelques secteurs en voie de disparition ; elle a d'ailleurs bien du mal à retrouver la folie collective des occupations à l'heure où la grève ne s'exerce plus qu'un ou deux jours par semaine.

Pendant ce temps-là, le peuple des ronds-points s'est occupé d'inventer la « perruque » de notre temps : c'est-à-dire un détournement des outils de l'entreprise au profit des intérêts du peuple, qui ne s'exerce plus seulement dans les usines mais dès la forme de l'auto-entreprise (devenue dans l'intervalle le déguisement quasi-obligatoire pour tout précaire). Les gilets jaunes ont ainsi donné le meilleur de ce qu'ils et elles savaient faire pour apporter de la consistance à leur révolte. Les travailleurs et travailleuses paupérisés des Zones Artisanales et Commerciales ont amené palettes et visseuses, utilitaires bondés et savoir-faire *professionnels* pour ériger des *cabanes du peuple* aux quatre coins du pays. Des électriciens, des serruriers, des assistantes maternelles, des transporteurs routiers, des restaurateurs et restauratrices, ont aussi donné à la lutte le meilleur de leur *travail* dès que le besoin collectif s'en est fait sentir.

Au reste, c'est aussi une forme de perruque que pratiquent certains des grévistes du mouvement actuel quand ils détournent les habilitations et compétences liées à leur emploi, par exemple en coupant l'électricité aux riches pour la donner aux pauvres.

Toutes ces pratiques ne relèvent pas du spectacle de la contestation, de l'incantation à un « tous ensemble » qui ne s'adresse en fait qu'à une fraction instrumentalisée de la population, mais d'un *mouvement réel* qui n'attend plus après aucune « direction » – ou plutôt qui perce et percole *malgré* les tentatives des directions. Il manque encore à cela que les voix parlant de la grève à la radio cessent de nous « pri[er] de les en excuser » et mettent leur outil de travail au profit de la lutte et d'un véritable débat public ; que les cheminots se décident enfin à envoyer chier cadres et dirigeantes pour transporter les foules jusqu'à Paris (ou dans d'autres centres du pouvoir) en osant parier sur la solidarité et la victoire qui suivront ; que les « gestionnaires » des caisses de grève reversent leur dû à toutes celles et ceux qui, syndiqués ou non, mettent leurs vies en jeu en dehors du cadre d'un mi-temps syndical ; etc. De vraies prises de risque pour un vrai basculement...

Ce qu'il nous faut, plutôt que des tartes à la crème, c'est une sorte de perruque généralisée, qui emporte avec elle la réappropriation réelle des outils de travail